

TECHNIQUES DU JOURNAL
DANS LA SYMPHONIE PASTORALE

par

Antoine SPACAGNA

Dans cette introduction il s'agit plutôt d'examiner succinctement quelques uns des problèmes posés par l'adoption de la forme d'un journal dans *La Symphonie pastorale*. Pour distinguer un journal d'un roman le critère le plus souvent invoqué est celui de la proximité entre le moment de la narration et celui de la proximité entre le moment de la narration et celui des événements rapportés. Dans ce cas, le premier cahier ne pourrait être considéré comme un journal étant donné qu'il commence par relater des événements qui se seraient passés deux ans et demi plus tôt. De plus la référence à une compréhension plus tardive de certains événements (les phrases « mystérieuses » d'Amélie à propos de l'aveuglement du Pasteur en ce qui concerne ses sentiments envers Gertrude), serait, selon Arthur Babcock, plus appropriée au genre romanesque.

Peut-on inférer que le deuxième cahier, plus près temporellement de l'histoire, se rapprocherait donc plus du genre « journal » ? Il semble ici qu'un autre problème, celui du très haut degré de superconscience du narrateur, s'y opposerait, toujours selon Babcock. Gerald Prince, lui, par contraste, pense que l'auteur d'un journal est essentiellement conscient du fait qu'il écrit. Faut-il voir entre ces deux positions une contradiction ?

Du côté de la superconscience, il faudrait peut-être aussi ranger le fait que le narrateur du deuxième cahier n'est pas

seulement conscient du fait qu'il écrit, mais des événements qui sont préfigurés dans cette écriture. Comparons par exemple cette déclaration du Pasteur : « ... Je lui enseigne et la laisse croire que le seul péché est ce qui attente au bonheur d'autrui, ou compromet notre propre bonheur » (120) à ces paroles de Gertrude juste avant sa mort : « ... Mon ami, mon ami, vous voyez bien que je tiens trop de place dans votre cœur et votre vie... Lorsque m'est apparu tout à coup son visage (d'Amélie), lorsque j'ai vu sur son pauvre visage tant de tristesse, je n'ai plus pu supporter l'idée que cette tristesse fût mon œuvre... » (126). La créature porterait donc les germes de la destruction implantés en elle par le créateur. Ainsi le hasard, qui occupe une place relativement privilégiée dans le journal serait complètement éliminé dans ce texte. Trop d'indices sont saturés par la suite et les effets de miroir ou de réverbération y sont trop fréquents pour que le lecteur puisse garder sa candeur devant le texte.

Autre problème, la question du narrataire. Selon Genette le narrateur du journal n'aurait pas de narrataire, mais que penser alors de remarques de ce genre : « ... Je ramène la brebis perdue, dis-je avec le plus de solennité que je pus » (14). Dans cet exemple de retour sur soi-même, s'agit-il d'une admission de la part du Pasteur-narrateur, qu'il adopte la voix d'un prédicateur vis-à-vis d'une audience virtuelle, ou d'une admission qu'il joue sur la sincérité en face d'un narrataire compréhensif. En tout cas, Elaine Cancalon explorera pour nous les subtilités de ces voix « dérivées ».

Se pose aussi tout le problème de l'intertextualité. Dans quelle mesure est-elle complémentaire du journal ou crée-t-elle des conflits insolubles qui, par leur aspect destructeur (du discours) n'ont pas de place dans le genre consensuel spontané d'un journal. C'est Yvon Lebras qui nous montrera ce rapport conflictuel de l'Écriture vs. l'écriture tel qu'il se manifeste dans le deuxième cahier.

Enfin, la question d'autres voix qui s'expriment par la voix du narrateur, problème non sans rapport avec celui qui intéresse Cancalon, sera présentée par Doris Kadish, qui, à propos de la voix de Gertrude, abordera la question troublante de l'accapement par une voix féminine d'un discours essentiellement masculin. Dans quelle mesure la sensibilité « étalée » du pasteur lui permet-elle de se fondre dans l'expression du sexe opposé ? Est-ce que ce dédoublement des voix est vraiment approprié à la forme du journal ?

Le journal fictif qu'est *La Symphonie pastorale* nous offre un riche « champ de manœuvres » qui nous permet de nous livrer à ce jeu intellectuel dans et par le langage. Si ce journal était un vrai journal, les problèmes concernant la temporalité, la transtextualité, la superconscience, les voix et les récepteurs ne se poseraient pas de la même façon ou avec la même intensité, et la « littéarité » de cette *Symphonie* en serait nettement diminuée. Comme le dit si bien Michael Riffaterre : « Percevoir le texte comme le transformé d'un inter-texte, c'est le percevoir comme le summum des jeux de langage, c'est-à-dire comme un texte littéraire » (61).

Florida State University.

BIBLIOGRAPHIE

- GIDE, André, *La Symphonie pastorale*. Texte publié par Claude Martin. Paris : Lettres Modernes, Minard, 1970.
- RIFFATERRE, Michael, *Semiotics of Poetry*. Bloomington, Ind : Indiana Univ. Press, 1978. (Traduction française : *Sémiotique de la poésie*, Paris : Seuil, 1983).